

Qualités et grandeur de la langue française : lettres, mathématiques, sciences

Par Jean Clochard, section du Loir-et-Cher

Pendant des siècles les progrès techniques ont été le produit d'intelligences géniales qui ont su améliorer l'outil pour le rendre plus pratique, plus efficace, plus productif : la roue, le levier, la courroie et tous ces dispositifs si chargés de génie et merveilleusement décrits dans l'Encyclopédie des Lumières. Il a fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour que ces progrès soient plus directement au service quotidien de l'homme particulier ; en mettant à sa disposition des moyens de transport, des outils, des objets de toutes sortes qui l'aident dans de nombreuses circonstances de sa vie. Les exemples les plus nombreux et les plus forts sont venus des États-Unis.

L'esprit du Concours Lépine n'est pas mort. Il est même nécessaire. C'est de l'imagination, en effet, que surgit l'idée un peu folle d'un mixeur multi-usages ou d'une caravane-tente. Mais la nouveauté, qui touche toutes les inventions, c'est la présence éminente de la science à tous les stades de la conception et de la fabrication de l'objet. Et en amont des sciences, à la source des sources, comme outil de tout et pour tout, on trouve les mathématiques. Les mathématiques dominent. On peut dire qu'elles sont plus que jamais la langue commune à tous les terriens. Une démonstration mathématique effectuée au Japon est instantanément comprise au Canada et partout dans le monde... même si c'est seulement par des spécialistes.

Fabriquer l'objet technique vendu sur les cinq continents, c'est assurer à l'entreprise productrice un succès commercial et financier fabuleux. Les enjeux sont donc cruciaux. On comprend alors les déclarations récentes et un rien solennelles de nos ministres de l'Éducation nationale et de grandes personnalités scientifiques pour promouvoir les mathématiques et pour encourager les élèves à s'orienter vers ces filières, et particulièrement les filles qui y sont trop peu présentes malgré la qualité de leurs résultats.

Privilégier l'enseignement des mathématiques paraît évident, et d'une logique indiscutable. Et pourtant... et pourtant il paraît nécessaire, indispensable même, d'écouter ce qu'en pense Laurent Laforgue qui a obtenu la médaille Fields. C'est pour les mathématiciens l'équivalent du Prix Nobel. « La grammaire, dit-il, est dès l'école primaire, constitutive de l'apprentissage du raisonnement et de la logique, non pas d'ailleurs d'une logique purement mécanique mais d'une logique fine et subtile, dont la mise en œuvre est inséparable de la compréhension du sens des phrases... La maîtrise de la langue maternelle et de sa structure est indispensable aux mathématiques et aux sciences. »

Michel Serres surenchérit : « L'angle d'attaque d'un chercheur sur un problème déterminé dépend de la langue maternelle. Lorsque l'on fait un peu d'histoire des sciences, on s'aperçoit très vite que les solutions d'un problème donné, même aussi universel qu'en mathématiques ou en physique théorique, dépendent souvent d'un angle infinitésimal d'attaque, selon que vous parlez français, italien, espagnol, israélien, américain. »

Il est étrange que les points de vue de ces deux hommes de science de notre temps fassent écho aux propos de Condillac qui, il y a trois siècles, affirmait déjà : « Voulez-vous apprendre les sciences avec facilité ? Commencez par apprendre votre langue. »

Et le généreux et délicat Anatole France d'ajouter : « On ne peut raisonner juste qu'avec une syntaxe rigoureuse. »

Ce rappel de l'importance primordiale de la maîtrise de la langue maternelle a un double intérêt. Comme on l'a bien vu elle est la condition de l'apprentissage efficace des mathématiques et des sciences – et de toutes les disciplines, d'ailleurs, puisque leur enseignement est donné en français – mais elle est aussi et surtout, le moyen le plus puissant pour sauvegarder notre culture qui est réellement en danger. La culture scientifique et technique est surtout américaine et elle est donc transmise au monde par la langue américaine. Et c'est ainsi, que progressivement, les mots américains remplacent les mots français dans de nombreux domaines. Comme le rappelle Jacques Attali : « L'anglais qui nous arrive n'est pas un métissage nourricier, dont le français a souvent été l'objet, c'est une colonisation meurtrière. »

Mais il y a pire. Les mots sont porteurs de valeurs et c'est ainsi que peu à peu les valeurs américaines remplacent nos valeurs et que nous perdons notre culture. Mais qu'est-ce qu'une valeur ? Le dictionnaire Larousse la définit très simplement : « Ce qui est posé comme vrai, beau, bien, selon des critères sociaux et sert de référence, de principe moral ». Les valeurs sont la quintessence de notre culture et notre culture est toute contenue dans les arts et, essentiellement, dans la littérature. C'est dans les livres que vit la pensée des génies qui, siècle après siècle, ont instauré notre culture. Et c'est une culture originale par son incroyable variété et surtout pour son attachement à tout ce qui concerne l'Homme et l'Humanité.

Hector Bianciotti, Argentin né de parents piémontais, artiste occupant un fauteuil à l'Académie française, pouvait déclarer : « Le français est la langue de ce qui est peut-être la plus grande littérature du monde » et donc de la plus riche des bibliothèques comme le suggère cette scène célèbre du film de Jean-Pierre Melville *Le Silence de la mer*. On y voit un officier allemand hébergé dans une maison où vivent un père et sa fille. L'officier s'arrête devant la bibliothèque et en examine les rayons : « L'Angleterre : Shakespeare. L'Allemagne : Goethe. L'Italie : Dante. L'Espagne : Cervantès. La France : Rabelais, Ronsard, Montaigne, Corneille, Racine, Pascal, Molière, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Hugo, Sand, Balzac, Baudelaire, Rimbaud, Rostand... Ah ! la France... » C'était simplificateur, c'était une scène de cinéma, mais c'était bien l'expression d'une vérité.

Malheureusement perdre sa langue c'est perdre la clé de cette fabuleuse bibliothèque. Il y a donc rupture de la transmission, perte de l'Histoire, des valeurs, des grandes œuvres qui font la culture. Quand il y a rupture, donc, les esprits se vident, ils perdent leurs repères, ils deviennent disponibles pour accueillir sans jugement n'importe quel modèle et même la barbarie la plus ignoble. C'est l'aliénation, l'individu est dépossédé de lui-même et n'a plus d'esprit critique, il est prêt pour la soumission.

Deux auteurs ont magistralement décrit ce processus qui conduit à la soumission totale grâce à un système, qui, détruisant méthodiquement la langue, anéantit la pensée et donc la liberté. C'est la dictature. Il faut lire Georges Orwell et son *1984* et Boualem Sansal et son *2084 : la fin du monde*. Le choix de 2084 indique, à un siècle de distance, que le danger de dictature n'a pas diminué avec le temps.

Langue, pensée, liberté, sont indissociables, ce qu'exprimait déjà magnifiquement Mme de Staël : « La littérature est le perfectionnement de l'art de penser et de l'art d'exprimer sa pensée, la littérature est garante de la liberté. »

On voit que tenir fermement à sa langue et au maintien de sa qualité, c'est constituer une base solide pour l'apprentissage des mathématiques et des sciences, mais c'est aussi assurer la sauvegarde de notre culture française. Comme le dit si justement la formule populaire, c'est faire d'une pierre deux coups, mais c'est aussi un acte hautement patriotique comme le rappelle Jean

Dutourd : « Le combat pour la langue est le combat pour la survie de l'âme française ». Fernand Braudel le dit encore plus brièvement dans son discours de réception à l'Académie française : « La France, c'est la langue française. » Et Albert Camus : « J'ai une patrie : la langue française. » Mais alors, pourrait-on aller jusqu'à dire que la patrie est en danger ? Le poète Patrice de La Tour du Pin, dans son domaine du Bignon en Sologne nous met en garde : « Tous les pays qui n'ont plus de légendes sont condamnés à mourir de froid. »

Alors ? Mobilisation générale ? C'est très exactement la formule qui convient. Mais... mais il n'y a pas de bruit de bottes ? Pas de troupes aux frontières ? Pas de tocsin ! Pas d'affiches sur les panneaux municipaux ? Non, et pourtant cette mobilisation de tous les esprits, de toute la France, est nécessaire et même vitale pour que notre pays « ne meure pas de froid ».

Qui est la vigie sublime qui saura alerter la population ? On peut songer à une personnalité forte, connue, aimée, écoutée, comme l'était, par exemple, Jean d'Ormesson. Alors, aujourd'hui, qui ?

Jean Clochard

Dans *Le Mérite* (n° 181, septembre 2024), revue de l'Association nationale des membres de l'ordre national du Mérite